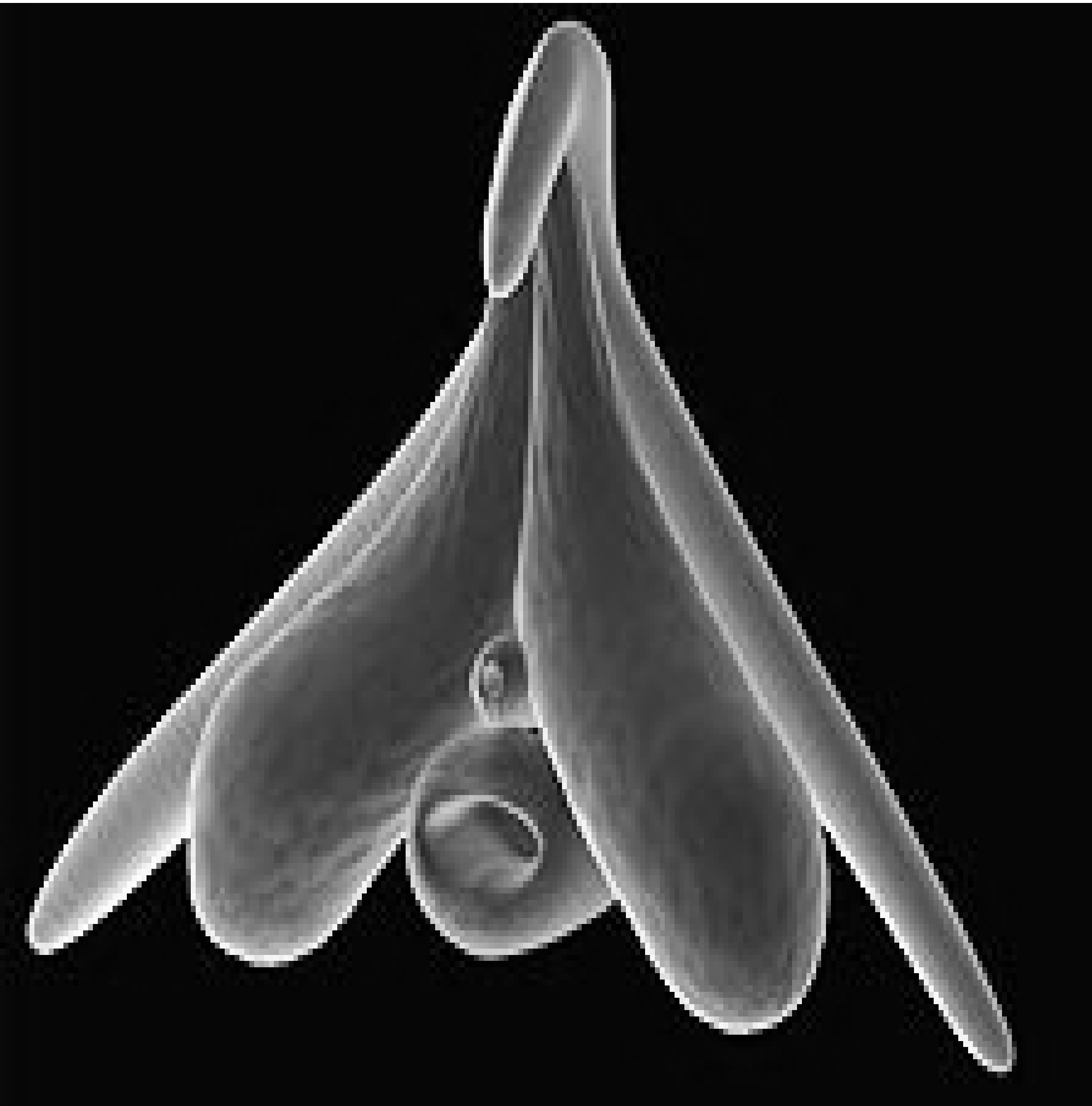


LA FRIGIDITE EST UNE ABSTRACTION MASCULINE !

Christiane :
« Le mythe de la frigidité féminine »

Extrait de « Libération des femmes année 0 »

Revue « Partisan »

Une approche de la sexualité par l'observation anatomique n'est matérialiste qu'en apparence. En réalité, non seulement elle est trop mécaniste, mais elle risque, dans l'état actuel des choses, d'être purement spéculative. Car le fait social pèse si fort sur toute activité humaine que :
-il encombre le champ d'observation ;
-il modifie l'observateur, qui, vu ses structures mentales, ne peut poser les bonnes questions ; cela spécialement en sexologie, où de puissantes motivations de classes sont en jeu, et où la marge d'erreur pour les besoins de la cause peut atteindre bravement les 100% ;
-il peut modifier les fonctions, et même les structures physiques ; particulièrement l'appareil le plus souple et le plus vulnérable, le système nerveux à tous les niveaux.
Où en est la « nature humaine » ? Où est le fonctionnement « normal » du corps, ici, maintenant ? – cachés, engloutis sous les architectures superposées, les décombres, les décompositions et les emplâtres des sociétés coercitives gangrenées, qui refusent de mourir.
Aucune « nature » ne peut être valablement constatée si n'est pas décapé l'épais revêtement culturel (si on peut ainsi nommer un état de profonde barbarie) qui l'étouffe, la dévie, la corrompt, et à chacun de nous interdit l'accès de la sienne propre, si tant est qu'il en reste et qu'elle respire encore.
Ce sont des choses bien connues. Mais le mode de pensée dualiste, qui est un de instrument de notre oppression, a l'art de mettre les connaissances au frigidaire de l'abstraction, où elles perdent leur virulence : on a beaucoup de peine à réaliser que les modifications dues à des superstructures sont carrément physiques (exception : Reich).
C'est donc, non par des postulations anatomiques sans doute infléchies, mais par un débrouillage des faits sociaux (politiques) qu'il faudrait tenter l'abordage de la sexualité, qui ne nous est aujourd'hui donnée que sous des formes réprimées.

Toutes les femmes jouissent. On ne constate pas chez les femmes d'incapacité à jouir.
La frigidité sexuelle de la femme est une vue de l'esprit. Il n'y a pas de femme frigide. Toutes les femmes jouissent à partir du moment où elles savent comment s'y prendre pour. Elles apparaissent même à cet égard, vu les conditions générales, miraculeusement saines.
S'il existe des femmes qui n'ont pas joui une seule fois durant leur vie, ce sont – en dehors de pathologies hormonales ou mentales graves, communes aux deux genres – celles qui n'ont jamais essayé, par suite de contraintes religieuses ou morales puissantes, les tenant dans l'ignorance de leur corps et les empêchant d'y toucher même avec une fleur ; parmi elles il faut pourtant, heureusement, en suspecter, qui ne nous le diront jamais, d'avoir trouvé des trucs perfides, tels que frottements de cuisses, coins de tables arrondis, chevaux, envols mystiques, rêves diurnes ou nocturnes, voire orgasmes spontanés baptisés dieu sait quoi, etc.

Ce serait peut-être:

- « Je ne peux pas jouir sans toi. »
- « Moi non plus. »

Jusqu'où une chose pareille peut aller, on ne sait pas. Dans un rapport de non-oppression, les relations mettant en jeu l'énergie « sexuelle » (hétéro, homo, pédo, zoo, végéto,hydro, telluro, hélio, etc.) pourraient bien tendre à l'explosion.

Et voilà de quoi nous priverait le capitalisme de mort ?

Christiane.

envie est bel et bien matérielle. Le mot « psychologie » a à peu prés autant de valeur que le mot « phlogistique »; il n'est qu'un manque d'analyse; il dit « j'ignore mais je prétend savoir ». C'est rien. Il s'agit d'énergie.

Le malheur avec nous autres, c'est que notre culture ne nous a pas très doués pour comprendre les énergies, et en général tout ce qui bouge. Ici on dit: Tirez sur tout ce qui bouge. Donc on aurait avantage, avant de jouer aux définitions, à s'instruire des autres civilisations? Intellectuellement supérieures. Sinon on va tomber droit dans la mécanique : « Vous frottez ici et ça fait ça là. Il y a tant de points x au centimètre carré donc la sensation est y ».

« Puisqu'un individu ne peut pas ajouter à l'expérience physique de l'autre, il faut donc que ce soit un rapport purement mental » (Ti-Grace Atkinson). Pendant ce temps-là l'énergie, elle, elle se balade, et chambarde tout sur son passage, capable de vous coller un orgasme au plexus cardiaque à la vue de « la mer allée avec le soleil », si vous êtes assez éveillé. Appeler ça imaginaire, c'est ne rien dire. La poésie n'est pas imaginaire, tout est réel.

Alors, si l'énergie dite sexuelle est l'énergie de relations, le désir ce besoin (s'il n'y a pas ce besoin où on va la mettre la société sans classes ?), et le contact sensuel sont un moyen direct matériel de communiquer, moins « divisé », plus droit que les mots (entre nous les mots hein, pour communiquer, c'est pas terrible, c'est surtout exquis pour le malentendu, et à titre d'extincteur, de sortie de secours; on se sert énormément des mots pour ne pas être), si donc le corps comporte un organisme de relations, pourquoi ne pas aspirer à jouir de partout plutôt ? Le corps y tend, dans les cas de désir intense. Et les enfants avec leur sensualité polymorphe ne sont peut-être pas « infantiles », ne sont peut-être pas des brouillons d'adultes (ce brillant adulte, mécanisé, hyperlocalisé de la sensation), ils sont peut-être juste « encore vivants » les enfants. Souvenez-vous comme c'était bon. Les enfants aussi ont beaucoup à nous apprendre, s'ils consentaient à nous parler, si nous consentions à les entendre. Chercher les réponses incombe aux victimes des oppressions culturelles, *dont* les femmes et les enfants.

Avant que commencent les luttes et que se lèvent ces « horribles chercheurs », on peut tenter de rêver. On peut prendre en tas tout ce qu'on a vécu, vu, senti, dit et entendu, les « solutions individuelles » presque trouvées, les quelques fois où on s'est parlé et effleuré, les quelques lueurs ramenées des enfers, ajouter l'obstination tout de même bizarre de l'espérance qui Phénix ressort des bûchers de l'oppression avec toutes ses plumes, presque; on peut fourrer tout ça dans l'ordinateur intérieur, autrement dit intuition (cette reine exilée, opprimée elle aussi, et encore préservée parfois dans tout ce qui est sous-développé) et essayer d'entrevoir ce dont les germes après tout sont en nous. Qu'est-ce que ça pourrait bien être s'il n'y avait pas l'oppresseur ? S'il n'y avait pas l'oppresseur et son féroce, universel:

TU NE JOUIRAS PAS !

On réserve également le cas de l'excision rituelle, à propos de laquelle on ne sait si souhaiter que la petite fille se soit caressée ou fait caresser avant l'opération ou bien n'ait jamais connu ce dont le couteau mâle, vicieux symbole, la prive à jamais.

Il est clair que les femmes qui n'ont jamais joui le doivent directement à une opération répressive, politique, parfaitement aboutie.

Toutes les autres vont bien.

Environ 6 femmes sur 10, selon les statistiques classiques, situent leur jouissance au clitoris de façon précise. Lorsque celles qui sont encore dominées par le préjugé régnant et mâle qui frappe cet organe de dérision sont amenées à se délivrer de ce préjugé et de la connotation de honte qui s'y attache (ce qui n'est pas trop difficile : il suffit généralement que l'enquêtrice fasse elle-même le premier pas dans la voix des aveux), elles confessent comme les autres volontiers, voire gaiement, que ce plaisir, à l'encontre de l'opinion répandue, n'est pas dérisoire, mais intense, et tout à fait satisfaisant par lui-même. Il résout parfaitement la tension, et sa pratique, à deux ou non, à condition évidemment qu'elle soit débarrassée de toute culpabilité, suffit à l'équilibre sexuel.

Les 4 autres femmes sur les 10 décrivent, en plus, une seconde – la première ne se perd absolument jamais, contrairement à une rumeur farfelue émanée de la théorie freudienne d'un orgasme clitoridien infantile faisant place à un orgasme vaginal de la maturité – une seconde jouissance, différente qualitativement, stimulée et perçue aux parois vaginales (non au seuil, les femmes sont formelles et font bien la distinction), avec irradiations variables.

Pour mémoire, et vu qu'on est là pour essayer de tout dire, un petit nombre prétend à une perception anale autonome ; celle-ci est cependant difficile à prendre en compte car on ne dispose pas d'un nombre suffisant d'observations précises, en raison principalement de la rareté des sodomies menées à bien.

Le groupe C (plaisir clitoridien) et le groupe V (plaisir vaginal) sont très affirmatifs, et bien précis dans leurs descriptions.

Lorsqu'elle est soupçonnée de confondre les lieux d'illusion psychologique, de dépendance culturelle, chiennerie et dépendance au mâle, V reste sur sa position avec une grande fermeté. Elle ne s'énerve pas : car, dans à peu prés 8 sur 10 des cas, elle-même n'a connu, d'abord, durant une période variant entre quelques mois à quelques années, que la localisation clitoridienne ; elle se souvient parfaitement que dans ce temps-là elle était incapable d'imaginer l'autre et n'aurait pas alors compris V ; elle comprend donc que C ne la comprenne pas. Aussi le groupe V n'est jamais étonné par les questions posées à ce sujet, et par l'insistance, voire la provocation de l'enquêtrice.

QU'EST-CE QUE L'OPPRESSION ?

C'est la non-sensibilité de la *seule*, partielle, zone vaginale, qui est appelée « frigidité ». Dans le langage courant. Dominant. Accepté de tous. Y compris des femmes.
« Seul existe ce que tu as par moi », dit l'oppresseur (seul existe Moi). Le reste n'existe pas.
Et voilà, ça n'existe pas. Il l'a dit. Il est le dominant. C'est la magie. Abracadabra. Plus de lapin blanc.
Ici est le lieu précis, tangible, où se manifeste de la manière la plus matérielle l'oppression sexuelle.
L'oppresseur transforme une réalité en un imaginaire : négation, ou dédain, escamotage de la source de plaisir qui ne dépend point du dominant – bien qu'il ne puisse pas l'ignorer, et ne l'ignore pas du tout quand il lui convient d'en user – fait d'oppression, et fondamental. Enorme escroquerie.
Revalorisation, réappropriation du plaisir clitoridien : point stratégique de lutte contre l'oppression. Oui, c'est aussi sérieux que ça, et voilà pourquoi l'oppresseur ne peut pas supporter Ti-Grace Atkinson, et les radicales de l'autonomie et de la ségrégation sexuelle.
Il y a pire : comment une non sensibilité très locale est appelée LA frigidité par ceux-là mêmes qui, si ce lieu était une source de jouissance, ne sauraient l'y faire naître, ou même l'insensibiliseraient.

COMMENT DEVENIR OFFICIELLEMENT FRIGIDE EN SOCIETE AVANCEE* *« Avancée » s'entend comme le fromage.*

La recette est à peu près infaillible.

1. La première fois qu'une fille fait l'amour avec un homme elle n'en jouit pas : à peu prés 8 sur 10, dont une aurait ressenti « des sensations très agréables » n'allant pas jusqu'à l'orgasme.
Examinons les conditions dans lesquelles ça se passe pour elle, en posant l'hypothèse la plus optimiste : elle n'a pas subi un trop grand traumatisme, elle n'arrive pas avec tout un buisson de névroses familiales (i.e. politiques), qui condamnerait d'avance son approche ; elle est à peu prés en bon état.
a) En société à puberté artificiellement différée, les désirs trop souvent laissés insatisfaits causent une raideur sensorielle et une tension peu propices, sur le plan physique.
La cause de cet état est politique : **oppression des adolescents.**

faute de quoi nous mourrons tous sans jamais être nés, au cœur de la révolution triomphante, et congelée. Cela bien sûr c'est la voie de la main gauche, qui utilise les énergies dangereuses, au lieu de les refuser parce qu'elles font mal et ne sont pas sages (elles ne le sont pas).
-« Le mal que j'ai eu. La façon dont tu m'approches, oppresseur, quand elle ne tue pas mon plaisir dans l'œuf, éteint la joie qui devrait en être part intégrante. Et quand par miracle elle ne l'éteint pas – c'est arrivé c'est arrivé, je ne vais pas le renier, c'est vers les possible qu'il faut aller, pas vers les restrictions, « en dernière analyse » – tu m'as fait savoir que je rêvais. Il paraît que tenter un rapport réel, moniste, c'est, ici maintenant, proprement du surréalisme. Eh bien vois-tu c'est plutôt pire que de ne pas m'avoir donné de plaisir. Et voilà pourquoi, oppresseur, le rapport tel qu'il est, pas moins que les autres je le remets en question, malgré mes, à cause de mes, solutions individuelles, qui n'en furent point, car, il n'y aura de solution que collective. »

LA PROCREATION POUR MEMOIRE

Il faut nous faire à l'idée que nous sommes une espèce dont la survie est largement assurée, et dont l'instinct de reproduction (instinct d'espèce, suicidaire pour les individus, voir araignées, papillons, chattes, femmes, etc.) devrait être actuellement au calme, ou même frappé de stress (voir rat, et comparaison classique entre surpeuplement ratin et humain), ou du moins fermement contrôlé (puisque notre truc c'est la décision consciente paraît-il), n'étaient les intérêts à court terme (suicidaires pour les individus *et* pour l'espèce) des classes dominantes, qui ont besoin de disposer d'une masse de manœuvre – (à tel point que si ça continue, une grève mondiale de l'enfantement sera dans peux d'années la parade la plus adéquate à la catastrophe démographique ; il faut que nous y pensions, c'est pour bientôt ; comme quoi une grande responsabilité incombe aux femmes, qui ont le contrôle de la procréation) – et dont l'acte sexuel est appelé, soit à disparaître si son fondement est la reproduction, et le désir sexuel un leurre d'espèce, soit – eh bien, à se redéfinir, s'il est fondé sur une autre chose, et alors sur quoi ? C'est la question dans laquelle nous (la population humaine du globe) entrons. Elle est liée, intimement, profondément, vitalement, à la Société sans Classes.
Y a-t-il des relations entre humains ? Des relations physiques ? Quelles en sont les voies ? Le désir existe-t-il ? Qu'est-ce que c'est ? L'énergie sexuelle existe-t-elle, qu'est-ce que c'est ? Ne serait-elle pas décrochée de son contexte téléologique de procréation, l'énergie matérielle de relations directes avec les autres (quels qu'ils soient) ? Cette envie, parfois irrépressible de toucher-être touché, qui modifie la peau, change les seuils, transporte autrement le sang et toutes les humeurs, cette envie, qui est une extension du corps et fait que le contact avec l'autre est une sensation intense, différente de tout autre contact – le langage ordinaire, qui en dit souvent très long, dit: le courant passe – cette

Voilà pourquoi les positions tactiques des femmes radicales sont si fortes : Nous avons nos propres ressources locales, nos plaisirs complets, notre culture et notre civilisation (que vous avez imprudemment laissé mener à part, et plus près de la vie, ce qui nous met en mesure aujourd'hui de produire une plate-forme politique plus complète, eh oui, plus politique que la votre ; et nous allons le faire). A part ça si tu es si corrompu que tu ne puisses bander que de haut, il te reste à réapprendre à le faire à niveau. Nous on a tout le temps, on a énormément de pain sur la planche ces temps-ci.
-« D'ailleurs tu ne me fais pas jouir, au fait »,
Ajoute l'opprimée, qui, ayant repris possession de soi, s'en avise, et ose le dire. Et entre nous, poursuit Anne Koedt (entre autres), on peut avoir avec les femmes des relations aussi satisfaisantes, voire plus, et sûrement plus « réellement humaines ». A titre d'exemple, et de poser la question dans les faits. Une rupture si sévère est très mal reçue par les hommes : justement ils étaient tout prêts à comprendre, ils sympathisaient. Elles exagèrent.
C'est là le premier mouvement de retrait tactique de l'opprimé, le stade fatal où, cessant de mendier (revendiquer) il se retire de son oppresseur de façon franche, afin de retrouver son intégrité, et de reprendre possession, fièrement et complètement, de son propre corps et esprit. Il lui faut apprendre à jouir tout seul – littéralement – symboliquement. (Corollaire prématuré : à cette occasion l'oppresseur s'apercevra qu'il ne savait pas non plus. Au jeu de la dés-oppression tout le monde gagne. Mais ça ne sert à rien de lui dire avant ; il ne le sait jamais que lorsque c'est fait pour de bon : le fameux large doux et voluptueux soupir de soulagement de l'ex-colonisateur n'est jamais poussé que la décolonisation accomplie.)
-« Et même si avec toi je jouis, oppresseur. Même si je t'aime. Même. Cela fait que j'ai comme une image de ce que ça pourrait être des relations humaines, et je peux mesurer combien ça n'en est pas, et que je suis encore plus en rage : le gâchis que tu fais !
-« L'oppression m'a longtemps privée d'une part de moi-même (9 fois sur 10) ; elle en prive la plupart de mes sœurs (6 sur 10). Si j'ai étendu mon territoire sensoriel, c'est bien par un concours de circonstances. Le plus souvent à l'imprévu du reste, voire par distraction, quand j'y pensais le moins (quasi-unanimité des témoignages) ; m'étant trouvée par hasard dans les 1 à 3 cas sur 10 partout, quoi ça peut arriver, à la roulette aussi le 0 peut sortir 20 fois de suite. Quasi toujours ce fut avec un homme qui (innocence native, ou ayant eu lui-même un coup de veine, parfois tardif) qui ne pratiquait pas « l'acte violent », comme c'est curieux. J'ai essayé de transmettre ce bienfait, dans ma petite sphère d'activité. »
Tant qu'un problème n'est pas socialisé, l'opprimé, isolé, cherche des solutions individuelles. On peut, si on se sent de taille, affronter, en pleine conscience des douleurs, l'avatar actuel de la sexualité, et descendre aux enfers des dépendances et des aliénations vitales, jouer du luth, au risque de n'en remonter que des ombres mortelles y compris la sienne mais peut-être aussi qui sait une vague lueur de ce qui *pourrait* être et

(*Note : ce facteur sera probablement en régression dans les générations montantes, qui commencent plus tôt, dans le cadre de ladite « liberté sexuelle » – libération qui permet de jeter de la viande plus fraîche sur le marché du cul, et ses industries annexes en peine de clients ; mais qui n'en produira pas moins, objectivement, une armée d'adolescents moins réprimés, et donc une nouvelle « contradiction interne du capitalisme » – comme quoi leurs intérêts à courte vue leur préparent de cruels retours de bâton. En attendant iceux, le facteur a) continue de jouer pour les femmes en actuelle activité et celles ayant commencé tardivement, au-dessus de 18 ans.)
b) Les terreurs : transgression d'un tabou, peur d'avoir mal, d'attraper une maladie (blenno et vérole font une brillante entrée en scène), et en plus un gosse, car, manque d'information ou d'audace, une fille n'arrive pas toujours toute armée sur le terrain. Plane aussi la peur, d'origine mythique et fâcheusement littéraire, de « ne plus s'appartenir » une fois qu'on s'est « donnée » : **merdier verbal. Bref, la peur.**
Cause *politique* : répression sexuelle des filles, oppression culturelle.
c) Elle se fait (on lui a fait) une montagne de cette première expérience. Elle passe un examen vital. Qu'elle aspire plus ou moins au mariage (« il faut que je m'attache un homme » que peut-être elle formule « je cherche le grand amour »), ou à une vie sexuelle libre (« cette fille-là c'est pas une affaire »), ou même qu'elle soit mariée (« pourvu que ça marche ou c'est la catastrophe »), elle croit que sa vie entière en dépend, et elle a raison de le croire dans notre société. Ça ne met pas à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire.
Cause politique : **dépendance socio-économique des femmes.**
d) Très important : **elle entre dans un rapport de domination, *et elle ne le sait pas*.** Elle sera vue, traitée, « prise », comme objet, pendant que, elle (l'innocente), se vit et se croit sujet (un être humain ; elle croit être un être humain).
C'est à y bien regarder, une situation étrange. Insolite.
Un rapport astigmate : personne n'est ou l'autre le regarde. Bon thème pour un film d'épouvante subtil, ou pour un vaudeville ontologique :
« Chéri, tu baises mon ombre ».
Mais pas fameux pour l'amour. L'amant (qui tient le rôle du sujet en toute candeur, étant éduqué pour dès sa plus tendre enfance) se croit très gentil, et, par son comportement, ses gestes (nombreux et importants au lit) émet des messages codés dont elle n'a pas la grille et auxquels elle doit donner réponse en urgence.
Si elle a déjà été assez profondément conditionnée pour *être* l'objet requis, tout va bien – si l'on peut dire, enfin tout est dans l'« Ordre » ; elle joue le jeu correctement. Mais la moindre lueur de conscience ici la dessert. Elle ne comprend pas ce qui se passe, elle a le sentiment de « ne pas faire ce qu'il faut », elle n'y est pas du tout – littéralement, ce n'est pas elle qui est là, c'est un schéma (une femme), aussi comment jouirait-elle en sa propre absence ? Cette description peut paraître bizarre aux hommes ; aux femmes elle est familière.

Ce malentendu regrettable n'est que le début d'une longue histoire (qui ne s'achèvera en fait que par la prise de conscience politique).
Elle croit faire son entrée dans « l'amour ».
Elle fait son entrée dans l'oppression.
Cause politique : **domination sexuelle.**
On ne sait pas assez (il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas assez, en ces domaines) que tous les états de la famille, tension-angoisse-dépression peuvent soit insensibiliser *physiquement* une zone, soit modifier la perception et dans le sens du déplaisir. L'intéressant (pour l'avenir) est que les états inverses peuvent sensibiliser. Tout ça est beaucoup plus souple, et mouvant, matériellement, qu'on ne le croit (jamais la pensée occidentale avec ses structures mentales mécanistes ne tient assez compte du mouvement), et tout cela est vulnérable. Et le plus vulnérable de tout est la perception du plaisir : le plaisir est le mieux stimulé dans le registre de la finesse, si rarement joué justement ; le plaisir veut disponibilité, décontraction, paix mentale, temps sans limite, *et caetera*. Ce « et caetera » recouvre un continent immense et obscur : l'ignorance et l'oubli où nous sommes tombés de nos sens en société si mal développée.
Les quatre situations sus-décrites produisent des états de tension. Chacune d'elle, à elle seule, peut bloquer la sensibilité. Elles sont fréquemment présentes en même temps dans le premier rapport. Même dans l'hypothèse d'une structure anatomique adéquate, l'indifférence sexuelle serait surdéterminée. Et voilà pourquoi votre fille est muette.
Ces quatre situations sont les produits de données politiques.
e) Alors, si on ajoute encore là-dessus la cinquième condition de fiasco sexuel, et non la moindre, qui est présente dans les entours de 7 à 8 cas sur 10, et qui est également à elle seule déterminante, le cas du premier essai n'apparaît pas très brillant.
Ce cinquième point, c'est l'amant lui-même, facteur non négligeable et pourtant qu'on a tendance à négliger : on ne le met guère en cause que s'il est tout à fait impuissant ; « son époux (c'est toujours l'époux) étant un partenaire convenable » veut dire qu'il peut bander ; c'est tout : **comme s'il suffisait qu'il eût l'instrument pour que tout le monde soit ravi**. Mais de ce qu'il en fait, silence et discrétion. Pourtant (par suite de sa propre éducation désastreuse, produit de données politiques) ce qu'il en fait n'est pas toujours hautement sensibilisateur, on nous l'a maintes fois confié. Quand ça ne va pas jusqu'à même insensibiliser, en cas qu'elles recèleraient quelque pouvoir de jouir, les malheureuses parois entre lesquelles il se propulse à la façon d'un bulldozer, d'un avion kamikasé fonçant sur son orgasme (parfois si vulnérable aussi, oh là là ! quel merdier), et pourquoi oublie-t-on, à l'occasion de cette activité, que le frottement violent et répété est anesthésiant ?
Ce point, pourtant fort important, n'est curieusement guère mis en lumière. Des sexologues compatissants se sont bien un peu penché sur l'acte bref – la marche au-dessus de l'éjaculation précoce –, qui était tout de même un peu voyant et objet de plaintes des épouses traitées. On a laissé entendre à cette occasion, histoire de sauver

Alors ils peuvent le remettre dans la culotte. Le mouchoir par-dessus, en cas de besoin.
Et le « plaisir » avec – car avec ce plaisir-là, *on peut vraiment s'en passer autant que pas de plaisir du tout.*
Quelle femme du groupe minoritaire V un peu attentive (la tête perdue, c'est encore une autre blague) n'a surpris, au milieu du plaisir, ou juste ensuite, un regard ou un geste disant clair qu'on en prenait d'avantage sur elle ? Laquelle n'a vu sous ses yeux le verbe *avoir* (clé de l'occident) en train de remplacer le verbe *être* qui était alors le sien ? Et corollairement le verbe « baiser » prendre sa connotation dégoûtante ? Et son plaisir froidir, comme par désenchantement : Ah bon, si c'est là qu'on était… La prochaine fois, s'il y a, l'homme sera pris comme objet lui aussi ; le baiseur baisé. Peut-être même elle « prendra avantage sur lui », si elle n'a pas mieux à faire (les femmes appellent ça « l'homme-objet » dans leur conversations, où ce type d'incident est souvent rappelé avec désabusement). Egalité dans le merdier. Voilà comment on peut faire une « Bitch » même d'une femme qu'on « fait jouir ». Et comment le truc n'est pas aussi infaillible que ça. Et le « pouvoir au bout du phallus » pas si assuré.
Qu'est-ce qu'un être humain a à faire d'un rapport pareil ?
Les femmes sont en train de s'en aviser. Etonnées de ne pas l'avoir fait plus tôt. S'éveillant, comme d'une longue maladie : où suis-je ? Où sommes-nous, où avons-nous vécu tout ce temps, dans quel rêve –morbide ? Quoi, c'est un instrument de pouvoir, et en plus on voudrait qu'on trouve ça bon ? Eh bien, merci ! Dans la culotte, si c'est ça. Puisque c'est une arme, alors :
-« Retirez d'abord vos troupes, et ensuite nous négocierons. »
On ne négocie pas sous la menace des armes.

DIALOGUES DU CREPUSCULE DES DIEUX

-« Mais vous ne pouvez pas vous passer de nous ! »
Dit l'oppresseur, encore imbu des vieilles habitudes et du temps où l'opprimé lui répondait, en roulant les hanches de façon si féminine : « Toi non plus chéri tu ne peux pas te passer de moi… » – et on partait dans les jeux et les chantages, si bandants. Alors si l'opprimé dresse la tête, l'oppresseur ne va plus bander c'est sur, avec les habitudes qu'il a prises de ne pouvoir qu'à partir d'une position dominante (écoutez les plaintes pathétiques du pauvre Clavel : faut pouvoir).
-« Tu ne peux pas jouir sans moi »
Dit l'oppresseur.
Et voici que l'opprimé répond tout à coup :
-« Mais si, je peux. »
C'est le coup dur.

Ce brillant résultat est identique, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas, organiquement, possibilité de jouissance spécifique, au niveau des parois vaginales, dans l'acte sexuel avec un homme.
Ce qui diffère, c'est la formulation de l'acte d'accusation.
S'il n'y a pas cette possibilité organique de jouissance, c'est une mystification de la dire frigide.
S'il y a, c'est une mutilation de la rendre telle.
Mais c'est toujours une oppression. C'est l'oppression sexuelle toute nue. Celle-ci s'exerce directement, matériellement, géographiquement, sur l'appareil sexuel, qu'elle endommage. Et l'acte sexuel est traité en institution gardienne de l'oppression, et non comme relation humaine.

L'INSTITUTION DU BAISAGE
TITRE VOLE A TI-GRACE ATKINSON

L'acte sexuel, utilisé, détourné, institutionnalisé, n'a plus de sexuel que l'emplacement.
Pour l'utilisateur aussi bien sûr, il n'y pas d'oppression où l'oppresseur ne soit enchaîné et perverti : lui aussi baise pour raison psycho-sociale, il démontre sa virilité, il exerce sa domination, il compense ses propres oppressions, etc. Et c'est lui qui enfin de compte est frigide, et pas qu'en imagination : l'éjaculation sans orgasme qui n'est pas rare est son petit jardin secret, où croissent les fleurs vénéneuses du Triste postcoïtum, du Je ne supporte pas qu'on me touche, du A quoi, de la sacro-sainte Incommunication et Solitude essentielle de l'Homme et toute la métaphysique de retrait de cet Eternel Masculin, si mystérieux. Et avec tout ça presque personne ne baise pour baiser et se réjouir, et la mécanique tourne toute seule à vide. Malin.
L'acte sexuel, conventionnel non par sa « position » mais par sa prise de position, relève d'une critique fondamentale. Laquelle incombe à l'opprimé, qui s'est mis récemment partout à l'ouvrage, avec des intentions radicales. Quand l'opprimé commence à l'ouvrir, c'est grave.
Il ne s'agit pas de chercher de nouvelles « positions » (on frissonne d'horreur à la pensée d'une position qui permettrait un frottage du clitoris pendant l'acte) et d'inventer de « nouvelles techniques » dans le cadre de l'actuel système de baisage : c'est celui-ci qui est à remettre en question. Cela aussi bien de la part de celles qui y trouvent des joies que de celles qui n'en trouvent pas. Curieux ? Non.
Car, enfin quoi : Si, comme l'ont exprimé en propres termes, si ingénuement (les innocents), des types de Vincennes (ils ne se rendent pas compte), à la première (ça n'a pas traîné) apparition publique de « leurs » opprimées *réunies* (intolérable) :
« Le pouvoir est au bout du phallus »

l'honneur de la corporation, que les femmes seraient un peu lambines ; ce qui n'est biologiquement pas vrai, et cela fut prouvé ; mais ça prouve bien la Relativité du temps : les classes dominantes n'ont pas le même. Mais enfin l'acte bref ce n'était pas grave, et sa critique se pouvait assumer : un bon thème de réformisme. Paternalisme : maris, un petit effort, attendez-la (en réformisme il s'agit toujours de maris, les autres ne sont pas censés baiser).
Tandis que **l'acte violent (ou faut-il écrire violant ?)**, ça met en cause toute une structure bio-psycho-socio, bref politique. **Il est lié à l'agressivité et à la conquête. Il est une totalité culturelle. Et un très expressif symbole. Son but n'est pas le plaisir, encore moins la joie, mais la décharge de tensions négatives et la démonstration de virilité. La domination, le pouvoir, la possession. La prise (d'assaut). La percée. La marque (marquage du cheptel). Et sa latence c'est la peur, la vieille peur sacrée du dominant : « Si je cesse de dominer, je ne suis rien ! ». C'est ça l'oppresseur : il s'est installé dans une position telle que s'il se perd, il cesse d'être. Triste. On comprend qu'il s'accroche. (Mais ça fait mal).**
Au fait, ce point n'a pas été si « curieusement » que ça laissé dans l'ombre. Il n'y a pas de hasard, il n'y a que de la politique. Voyez-vous les sexologues déclarer : « Il n'y a pas de femmes, même partiellement, frigides, il n'y a que des femmes sexuellement mal traitées. »
On pourrait demander par qui.
La réponse risquerait de constituer une pièce passablement accablante au dossier de l'oppression sexuelle.

2. En tout cas, ou presque, voici notre jeune ex-vierge qui s'élançait toute frémissante, et le plus souvent dans l'état d'humidité propice, vers les extases qu'elle a vu décrites dans les livres (la littérature est à verser au dossier d'accusation, en compagnie des romans d'amour), la voici, à présent, assise sur le bord du trottoir, non pas pleurant son pucelage, ça c'est fini, et il y en a de moins en moins, mais se rongeant les ongles dans un état de désabusement, qui de nos jour s'exprime par : **« merde ». J'ai tiré le mauvais numéro**, se dit-elle.
Le « mauvais numéro », notez, ne vise pas le garçon, mais elle-même. Remarquable phénomène d'intériorisation de l'oppression. **Si elle est un tout petit peu intellectuelle : Alors je suis frigide, se définit-elle elle-même, selon la pensée et la définition de son oppresseur inapte à l'émouvoir.** Amusant.
Que fait-elle ?
Elle peut se jeter à la bibliothèque, pour lire Freud, afin de découvrir « son » complexe. En ce cas, elle n'est pas sortie de l'auberge. Elle découvrira qu'elle est tout simplement frigide et voilà, manque de chance, et en plus que c'est de sa faute parce qu'elle est une vilaine rebelle qui fait des refus de féminité et elle n'a qu'à, humblement, selon sa Nature de Femme, rentrer dans le rang avec un bon mari comme papa puisque c'est ça qu'elle

cherche depuis toujours inconsciemment. Le soir en rentrant elle envisage la bobine du susdit – cette recherche du Père, et tous ces produits pourris de la famille patriarcale, comme ils font bon ménage avec le maintien de l'ordre ! – et se dit : Je suis vraiment dingue (« je », et non pas « ils ») ; il faut vraiment que je me fasse psychanalyser. Si toutefois elle n'est pas assez folle ou pas assez fortunée pour, elle va tout de même insister sur les travaux pratiques.
Malheureusement, si c'est arrangé du côté de **a)**, **b)**, **c)**, il reste **d)**, et si elle n'étend pas son champ d'expérience, il peut demeurer **e)**. Et elle a attrapé **f)**.
f) « Me voilà donc frigide ». Elle s'est collée l'infamante étiquette. On l'a peut-être même aidée : parmi ces hommes il s'en sera bien trouvé un, à qui elle se sera confiée, pour lui dire : « que veux-tu ma pauvre, tu es dans les 6 sur 10 », car eux aussi vivent dans l'erreur. Elle est donc des maudites qui n'ont pas reçu le don. Les fées. Le mythe. La mystification.
La femme mystifiée aborde chaque lit nouveau avec une préalable anxiété suffisante pour en faire un désert. Et puis elle fixe trop son attention à ses sensations, une attention cérébrale – qui la divise. Or quand on est divisé on ne sent rien.

3. Par cette dialectique malencontreuse la situation tend à se stabiliser, causant des dégâts physiques (blocage des plexus, attitudes corporelles gauchies, maladies psychosomatiques) et mentaux (attitudes de défense et de compensation, inauthenticité).
Beaucoup, cependant insistent. Mais alors qu'elle s'efforce (épuisant) qu'elle troque (attristant), ou qu'elle se résigne à compter les mouches (rare), la femme persuadée d'être frigide organiquement ne cherche plus les relations hétérosexuelles pour le sexe mais pour l'hétéro ; ses raisons de coucher avec des hommes sont psycho, ou bien plutôt sociologiques :
-survivre ;
-exister socialement – puisque sauf exceptions l'homme est son médiateur vers le (ce) monde : « Je te baise, donc tu es », dit celui qui, en ce qui le concerne, dit « Je pense donc je suis » ;
-et *parce que ça se fait*. L'acte sexuel est devenu dans notre société une convention. Le baisage relaye le mariage, en perte de vitesse du fait d'une relative « émancipation » des femmes : à peine obtenue une relative liberté de coucher hors mariage, cette liberté a été détournée par l'idéologie dominante. D'où, pour promouvoir et renforcer cette convention de rechange, le subit essor publicitaire d'un orgasme vaginal que le puritanisme de grand-papa avait plutôt tendance à dissimuler pudiquement aux intéressées : quel besoin avait-il que ses femmes jouissent puisqu'il les tenait de toute façon ? Mais on le sort quand la « patrie » est en danger, à titre d'appeau. Sans pour autant se soucier de l'éveiller, quelle importance, ce qui compte c'est la propagande. Et les sexologues et analystes intégrateurs, valets zélés de la classe mâlo-dominante, s'en font aussitôt des

goebbels. La promotion de l'orgasme vaginal c'est la guerre psychologique. (C'est ce qu'ont bien vu les Américaines.)
Calcul, peut-être douteux. Appeau, faut voir. Jusqu'à un certain point seulement. A titre de carotte, peut-être : tant qu'on ne l'a pas attrapé et à condition qu'il y ait aussi le bâton. La guerre psychologique ne dispense jamais du recours à la force. La force, ici, est économique : en fait, les femmes qui couchent avec des hommes pour raisons psycho-sociales sont d'autant plus dépendantes d'eux – puisqu'elles ne le font que dans le cadre de cette dépendance même et non pas pour le plaisir. La dépendance des femmes à des hommes avec qui elles n'ont pas de plaisir est souvent constatée. Elle peut paraître irrationnelle au premier regard, surtout si ce regard n'est pas politique. Elle n'est pas irrationnelle du tout ; c'est la survie qui est alors en jeu. L'ancrage par la survie, d'un remplacement malaisé, est plus fort que par le plaisir, qui se peut prendre en maint endroit. Des filles du groupe V (vaginal) disent que lorsqu'elles eurent du plaisir avec les hommes, elles se sentirent plutôt moins attachées « sentimentalement », et – phénomène intéressant – « moins soumises intellectuellement ». La relative souplesse de la dépendance au plaisir – impérieuse mais pas toujours durable – demanderait un développement. Mais ce qui est sur, c'est que la dépendance économique n'a aucune souplesse.
Tout ça est terriblement dialectique. La liberté, même soumise à des tentatives de détournement forcenées, est tout de même la liberté, et on peut s'en servir, si on insiste très fort.
La situation d'une femme subjectivement frigide, si réelle et matérielle dans ses résultats, est entièrement imaginaire, composée de deux imaginaires : 1) celui (génériquement parlant) qui ne lui aurait pas laissé la possibilité de jouir en tout état de cause lui fait endosser sa carence à lui comme infirmité à elle ; 2) **elle se qualifie elle-même « frigide » alors qu'elle est, et se sait , apte à jouir, et le fait quand elle veut, seule ou pas et même avec cet homme qui la dira frigide dans le même temps – absurdité régnante, ou plutôt violence des pressions : elle est dépossédée subjectivement de ce que objectivement elle *a*.**
Jouant avec brio la partition de l'oppresseur, elle dénigre jusqu'en le prenant le plaisir autonome, elle le minimise, dénie la complétude pourtant évidente de sa satisfaction, arrive à se le gâter et à se priver de ses vertus authentiques.
Mécanique sublime de l'oppression, qui fait exécuter ses basses œuvres par l'opprimé lui-même.

L'OPPRESSION SEXUELLE TOUTE NUE

On a donc obtenu, par des voies purement politiques, une femme « frigide » (dite telle), de la plus belle eau.